Document généré le 11 oct. 2024 23:21

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Katerine Caron, Rosalie Lessard, Micheline La France

Jocelyne Felx

Numéro 127, automne 2007

URI : https://id.erudit.org/iderudit/36763ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Felx, J. (2007). Compte rendu de [Katerine Caron, Rosalie Lessard, Micheline La France]. *Lettres québécoises*, (127), 37–38.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

☆☆☆

Rosalie Lessard, *La chair est un refuge plus poignant que l'espace*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2006, 88 p., 10 $.

La douleur du monde

S'aimer dans la profonde nuit qui engendre l'horreur.

Le deuxième recueil de Rosalie Lessard paraît six ans après le premier, *À perte de vue*. D'entrée de jeu, *La chair est un refuge plus poignant que l'espace* témoigne d'une étonnante maturité poétique. L'angle inhabituel sous lequel la jeune poète de 27 ans présente le couple mérite notre attention. Lessard interroge la relation amoureuse secouée par les forces de destruction extérieures et intérieures. L'homme et la femme, aussi seuls que le premier homme et la première femme, n'ont plus rien que les gestes et la vérité de l'amour : amour d'un couple, amour de tous les êtres qui souffrent ensemble, amour de l'humanité.

ROSALIE LESSARD

LA CHAMBRE

Deux tonalités, l'une sombre et tragique, l'autre optimiste, caractérisent les quatre parties du recueil. La première partie privilégie les thèmes du corps et de la chambre. Entière, généreuse, tumultueuse autant que réfléchie, la femme est associée aux images de la terre, de l'arbre et des racines. Celles-ci figurent la force pouvant faire échec aux conflits de l'enfance et à l'état de fragilité identitaire de l'homme :

je poursuis tes souvenirs
qu'ils déguerpissent
te donne les miens à boire
très chauds
pour rendre ce nouveau monde
présent (p. 32)

À travers le symbolisme de la chambre-refuge et du don, l'écriture de Lessard, ponctuée de décharges d'émotion amoureuse, élève jusqu'au vertige la conscience de l'autre.

L'ENFANCE VOLÉE

La langue rocailleuse est purificatrice du renouveau. Les ellipses et l'âpreté de l'expression riche d'effets divers contribuent à la maîtrise de l'écriture traversée par la désolation que relève l'amour. « Que peut-on construire / sur fond d'errance perte éclatement » (p. 41), demande Lessard, songeuse. Dans les parties médianes, la femme joue sur les cordes de sa propre fragilité : « je ne suis pas brise-lame /

je ne suis pas coupe-vent / lampe-tempête » (p. 40). Significative, la dernière partie nous remémore des catastrophes et tueries planétaires dont la prise d'otages de Beslan, en septembre 2004, alors que près de 350 enfants furent tués par des terroristes séparatistes tchétchènes. L'enfance volée et l'humanité excluant la grâce et accablant l'amour d'une tristesse sans nom sont nommées ici avec courage. Qui plus est, Lessard force ses lecteurs à se hausser au contact de sa langue exigeante.

☆☆☆

Katerine Caron, *Cette heure n'est pas seule*, Montréal, le Noroît, 2006, 96 p., 15,95 $.

Maternité visible

Enfance, adresse, humour et jeu.

Katerine Caron signe un petit livre simple et hautement poétique sur la présence maternelle. Ce qui étonne d'entrée de jeu, c'est la mobilité de la langue qui mêle perception et réflexion. Aucune esthétique proprette ne contamine le propos. Ici, d'un matin à un autre matin, le présent de l'enfance, tel un baume, un câlin, telle une petite musique, s'exprime. Dans *Cette heure n'est pas seule*, les angoisses et les peurs se disent sur un rythme de ritournelle.

LES PETITES BÊTES

Images d'eaux lacustres, d'arbres, de fleurs, d'insectes, la nature est une projection de la germination et de la vie pour Caron. Son livre m'a d'ailleurs fait penser à la gigantesque sculpture de Louise Bourgeois intitulée « Maman », sur le parvis du Musée des beaux-arts du Canada, à Ottawa, et représentant une araignée. Caron aime aussi puiser dans l'imagination du bestiaire ses vérités.

Dès les premières pages, la poète dynamise le lac, ouvrant une vue sur l'agitation qui y règne. L'oiseau gobe le poisson. Le têtard nage dans la féconde douceur de sa matrice. La mouette blessée va rejoindre ses petits. La coccinelle est sauvée de la noyade. Le cumulus est engrossé et le lac a l'apparence d'un ventre. De plus, au jardin comme au verger, graines, semences, fleurs et fruits rappellent la fécondité et proclament la valeur de la vie et la ronde des années :

Il est important d'être né
Pour voir naître d'autres vies
Et pour se voir naître aussi
Un petit peu
Au fur et à mesure
Que le corps nous abandonne. (p. 49)

LE COÛT DE LA VIE

Dans ce recueil qui célèbre la vie, l'invention domine l'introspection. Le symbole de la vie prend à la fois l'air et l'eau, le ciel et la terre pour les unir en une image cosmique, large et immense. Ce faisant, même le jardin est semé de « cosmos » (p. 17). Si une violence traverse cette douceur, elle ne la déchire pas ; elle se perd dans le flux musical de la langue. La mère s'efforce donc de marcher en gaieté même si de temps en temps la marche l'égare, qu'elle se sent aller à rebours et reculer dans sa propre existence. Pour elle, l'enfant est à la fois merveilleux et terrifiant. Elle écrit : « Je suis une vielle pomme (*sic*) / Qui s'efface-s'éclipse-s'éteint / Pour nourrir ses enfants » (p. 52). Il y a sans cesse des deuils à accomplir pour donner naissance et amener le tout-petit à la connaissance des relations spatiales, parce qu'il grandit dans le monde des objets qu'il explore, touche, goûte, lance, déplace et manipule. Cela pourrait bien être aussi l'art poétique de Caron qui cultive la vivacité du premier regard, du premier toucher. Malgré la « fatigue » (p. 30) de la mère et la sensation d'un petit « esclavage » (p. 54), les vers restent pris dans la même mélodie :

Que coulent enfin mes larmes !
Que naisse enfin ma voix !
Qu'éclate la colère du ciel et des eaux !
Que se fonde mon désordre avec celui du déluge !

Je dois hurler cet excès de vie qui broie toutes mes joies
Debout entre le ciel et la terre, redeviens cette petite
chose que Dieu a déposée sur terre. (p. 57)

LANGUE MATERNELLE

La langue est la clé de voûte de cette poésie. Caron utilise si savamment et pourtant si légèrement les procédés de la poétique des chansons, des comptines et des histoires. Dans le passage ci-dessous, elle enfile le plus naturellement du monde les réflexions rapides, les bribes de conversations, les comptines, etc. :

Il faut vider l'arbre
Les prunes sont bleues
Chaque jour a son fruit.
Aide-moi la belle
Cueille et cueille
Ne laisse rien.
Les branches se relèvent
Au fur et à mesure que je crois en Dieu
Les cloches s'exercent
Et nous aussi
Ne laissons rien
Les jours tombent
Les branches respirent
Tout se souvient et meurt. (p. 28)

Au fil des pages, les tonalités du vers varient sans discordance : déclaratif, interrogatif, exclamatif, négatif, etc. Les répétitions (épizeuxe, anadiplose, gémination, dérivation polyptote, etc.) scandent le rythme des poèmes. Le fil de la pensée s'interrompt et se renoue sans cesse pour refléter l'entrelacement fortuit des tristesses et des joies. Inversions, rythmes binaires et jeux des contraires sont empruntés à la logique de l'enfance. La substitution de lettres rappelle çà et là l'ABC de la lecture. En somme, lieu sûr, accueillant et stimulant, tel est le rapport mère-enfant. Et « l'heure n'est jamais seule » pour la mère captive et... inventive.

Cette heure n'est pas seule compte quelques fautes et coquilles regrettables. C'est dommage.

☆☆

Micheline La France, *Tache d'or au fond de l'œil*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2006, 72 p., 10 $.

Mots et conscience

Pour peindre la couleur du monde.

Les mots de l'écrivain affinent la perception et purifient la vision. L'ombre, il convient de la mener au soleil, comme l'écriture s'éveille dans la nuit. Livre de l'elliptique clarté, *Tache d'or au fond de l'œil* mène l'ombre au soleil pour livrer la quintessence du sens de la vie. Les mots de Micheline La France s'organisent sous la poussée de la conscience et ont partie liée avec le temps. Le temps pour La France est un don qui exhorte à marcher avec espérance et dignité dans ce siècle tout noir qui commence. Pour cette écrivaine, l'ombre n'est pas fatale à qui sait espérer :

Le sang de chaque vie
mérite
qu'on le vénère

Cette tache d'or
au fond de l'œil
étincelle

Tout sang versé
blesse la terre
notre beauté de vivre

L'or du monde est à nous
(p. 64)

AUTHENTICITÉ

Tache d'or au fond de l'œil compte cinq suites, comme les cinq doigts de la main. Le terme « suite » est pris ici dans une acception plutôt vague, sans rapport avec son origine. Aucune séparation tranchée, alternance de rythmes ou variation de structure dans la succession de ces suites qui ont pour dénominateur commun les figures de l'œil et de la main. Ce choix symbolique nous rappelle Anne Hébert. Du reste, sobriété de la langue et dépouillement caractérisent cette poésie. Il n'y a aucune image flamboyante ou simplement ornementale. Le temps, la vie, l'amour et l'écriture s'interpellent dans le silence, ce « lieu d'être soi » (p. 42). La main est une apparence de l'écrivaine ; au demeurant, cette belle métonymie rehausse les figures souvent convenues à l'œuvre dans ce recueil au style concis et méticuleux :

Midi crache
une lumière crue
sur les gestes des hommes

Et le fracas des armes
veut encore écraser
le chuchotement des âmes (p. 50)

Nous retenons de ce livre sa discrétion symbolique, un certain savoir-faire, ainsi qu'une vision juste et cohérente de ce temps qui passe et qu'on appelle la vie et l'Histoire, celle qui vous happe et vous broie.